

# La volonté de Dieu dans le quotidien

**Miché 6 : 8**



*Église Évangélique Baptiste  
de Villiers le Bel*

Dieu nous appelle à marcher dans la justice. Mais de quelle justice s'agit-il ? Pas celle des tribunaux, ni celle qui cherche à punir. La justice, dans le langage biblique, vient d'un mot qui signifie « décider avec discernement », remettre chaque chose à sa juste place. C'est l'art de vivre selon l'ordre voulu par Dieu.

Pratiquer la justice, c'est bien plus qu'obéir à une règle. C'est chercher, dans chaque situation, à voir les choses comme Dieu les voit. C'est discerner avec sagesse, choisir le bien, poser des actes droits. Chaque fois que nous agissons ainsi, nous entrons un peu plus dans le cœur de Dieu.

Mais reconnaissons-le humblement : notre sens de la justice est souvent blessé. Quand quelqu'un nous fait du tort, notre réflexe est de vouloir rendre coup pour coup. Nous parlons d'équilibre, mais c'est souvent la vengeance que nous cherchons. Dieu, Lui, agit autrement. Sa justice ne détruit pas — elle restaure. Elle ne condamne pas pour punir — elle redresse pour guérir. Là où notre justice sépare, la justice de Dieu réconcilie.

La justice de Dieu est toujours au service de l'amour. Et c'est pour cela qu'elle s'enracine dans Sa Loi — non pas une Loi froide, mais une Loi vivante, écrite par amour. Jésus nous l'a rappelé : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... et ton prochain comme toi-même. » Aimer, dans la pensée biblique, ce n'est pas un simple élan du cœur. C'est un choix, une décision d'agir pour le bien de l'autre, même quand il ne le mérite pas, même quand cela nous coûte.

Dieu nous en donne l'exemple dans Lévitique 19.18 : « Tu ne te vengeras point, tu ne garderas point rancune... tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Voilà ce que signifie vivre la justice de Dieu : refuser la vengeance, renoncer à la rancune, choisir la réconciliation. Ce n'est pas une faiblesse, c'est une force spirituelle. C'est la victoire de l'amour sur l'amertume.

Alors, frères et sœurs, la justice dont parle Michée n'est pas une belle idée abstraite. C'est une manière de vivre, ici et maintenant, selon le cœur de Dieu. Vivre la justice, c'est choisir la droiture quand tout pousse au compromis. C'est pardonner quand on aurait mille raisons de se venger. C'est agir avec équité, avec respect, même quand personne ne regarde.

La justice de Dieu n'est pas une théorie du dimanche. C'est une manière d'aimer le lundi, au travail, à la maison, à l'école, à l'église. C'est poser des gestes droits non parce que c'est facile, mais parce que c'est ce que Dieu attend de nous — et parce que c'est ainsi que Sa lumière se reflète dans notre monde.

Après la justice, Michée nous conduit vers un deuxième pilier de la vie selon Dieu : la bonté. Ce mot, si simple en apparence, porte une richesse spirituelle immense. La bonté dont parle Michée n'est pas un simple élan de sympathie ou un geste occasionnel de bienveillance. Elle désigne un amour fidèle, une bienveillance qui agit, un cœur qui persévère même lorsque l'autre ne le mérite plus. C'est une bonté qui s'engage, qui choisit d'aimer avec constance, de faire miséricorde, de rester présent malgré la déception ou la blessure. Cette bonté-là n'est pas une émotion passagère : elle est le reflet du caractère de Dieu — fidèle, patient, compatissant et bon.

Ainsi, la volonté de Dieu ne se réduit pas à des principes moraux. Elle se vit dans la relation, dans la manière concrète dont nous traitons les autres. La justice nous apprend à agir droitement ; la bonté nous apprend à agir avec grâce et compassion. Ensemble, elles forment le visage équilibré de la foi du disciple, une foi à la fois vraie et tendre, juste et miséricordieuse.

Mais soyons honnêtes : nos cœurs sont souvent loin de cette bonté. Nous sommes limités, fragiles, pécheurs. La Bible ne nous demande pas d'être parfaits dans la pratique de la bonté, mais de la poursuivre malgré nos faiblesses. Il y a des jours où nous sommes fatigués, irrités ou découragés. Des jours où notre cœur se ferme, où la bonté se change en indifférence, en égoïsme ou en amertume. Même les apôtres ont connu les disputes et les malentendus. Vivre la bonté commence donc par reconnaître nos limites, demander pardon à Dieu et aux autres, puis reprendre humblement le chemin du service et de l'amour.

La bonté se reconnaît dans les actes concrets : pardonner celui qui nous a blessés, même quand la douleur demeure ; soutenir celui qui souffre, même lorsque nous manquons de force ; offrir notre écoute, notre temps, nos ressources, sans rien attendre en retour. Cette bonté fidèle n'exige pas un sentiment parfait, mais une volonté ferme de choisir le bien, de préférer l'amour à la rancune, la miséricorde à la vengeance.

Il arrive que nos gestes de bonté soient rejetés, incompris ou méprisés. Pourtant, la bonté véritable ne dépend pas de la reconnaissance humaine, mais de notre fidélité à Dieu. C'est pourquoi Jésus nous appelle à aimer nos ennemis et à prier pour ceux qui nous persécutent. La bonté ne cesse pas devant un cœur dur : elle persiste, elle confie à Dieu ce que nous ne pouvons pas changer, elle continue d'aimer sans condition.

Nous ne pouvons pas vivre cette bonté par nos seules forces. Elle devient possible lorsque nous demeurons en communion avec Dieu, nourris par Sa Parole, fortifiés par la prière et renouvelés par Son Esprit. Alors, même au milieu de nos luttes, la bonté de Dieu se reflète en nous — une bonté patiente, persévérante, fidèle. Et c'est ainsi que, pas à pas, nos vies deviennent le témoignage vivant de Celui qui est « riche en bonté et en fidélité »

Après la justice et la bonté, le prophète Michée nous conduit vers un troisième chemin : celui de l'humilité. Cette attitude n'est pas une simple modestie extérieure ni une posture discrète. Elle exprime une démarche intérieure, profonde, par laquelle l'être humain reconnaît sa véritable place devant Dieu.

Depuis les origines, un désir ancien habite le cœur de l'homme : celui de prendre la place de Dieu. Dans le jardin d'Éden, Adam et Ève ont voulu être « comme Dieu ». Ce désir de grandeur, de maîtrise et d'indépendance n'a jamais cessé de marquer l'humanité. Pourtant, la Parole nous rappelle que Dieu seul est le Très-Haut. Il est au-dessus de tout, et personne ne peut être à Sa place.

Vivre dans l'humilité, c'est donc entrer dans un combat intérieur. C'est affliger son âme, c'est-à-dire renoncer à cette prétention d'être le centre, de tout comprendre, de tout diriger. L'humilité nous ramène à la vérité : « Je ne suis pas Dieu. Je suis Sa créature. » Ce simple aveu change tout. Il ouvre la porte à une relation vraie avec le Seigneur — une relation de dépendance, de confiance et d'adoration.

Mais cette transformation ne s'arrête pas à notre lien avec Dieu ; elle touche aussi nos relations humaines. Lorsque je sais que je ne suis pas Dieu, je n'ai plus besoin d'être admiré, de dominer ou de prouver ma valeur. Je n'ai plus besoin d'écraser les autres pour exister. L'humilité me libère du besoin de comparaison. Elle m'apprend à accueillir les autres tels qu'ils sont, avec leurs limites et leurs fragilités, comme je reconnais les miennes.

Et si chacun de nous emprunte ce chemin, nos communautés deviendront des lieux de paix et de vérité. Nous apprendrons à marcher côte à côte, non pas dans la rivalité, mais dans la reconnaissance mutuelle. Car si aucun de nous n'est Dieu, nous avons tous besoin de Sa grâce, de Son pardon et de Sa patience.

C'est ainsi que naît une communauté où chacun trouve sa place — non pas au-dessus, mais à côté de l'autre. Une communauté qui marche humblement avec son Dieu, en vivant la justice, en aimant la bonté et en laissant l'humilité façonner le cœur et les relations.